



R. Strauss: Don Juan, Eine Alpensinfonie & Walzerfolge from Der Rosenkavalier

aud 95.611



Audiophile Audition July 14, 2010 (Gary Lemco - 14.07.2010)

“I promised the master to look after this legacy faithfully for as long as I live and to maintain it according to his wishes”

- Karl Bohm

Karl Bohm (1894-1981) established from 1933 an active rapport – starting in Dresden – with the music of Richard Strauss, and the conductor and composer maintained a serious bond of friendship after their meeting in 1934. Bohm’s own lean economical conducting style took its cue from Richard Strauss on the podium: this master of orchestral discipline once boasted that he could elicit the best sound from the brass section by simply ignoring them! The colorful 1889 symphonic poem Don Juan (4 February 1954) receives a virile, pungently forward-moving rendition from Bohm, unsentimental and long of line. The shimmering strings and ecstatic blaze of sound at the music’s climax owe much of the textural accuracy and incandescence to Ferenc Fricsay’s masterly training of the RIAS ensemble.

The big work – in several respects – is the 1915 Alpine Symphony (rec. 28-29 March 1952) by Strauss, which eschews anything like “symphonic” form and opts for twenty-two sections in the course of an Alpine excursion over the span of eleven hours. The work reflects both the urge to pacifism and pantheism in the midst of the mad outbreak we know as WW I, and the tendency of artists – musicians and filmmakers alike – to Bergarbeiten, picturesque pieces set in the high places, the roofs of the world. We might speculate that, like Thus Spake Zarathustra, the most successful moment occurs first, with the transition of Night into Sunrise, a blaze of colors that clearly influenced Grofé and any number of visual thinkers.

The huge orchestral forces – some 125 players – invoke stirring images of the hunt in the Ascent, a metaphor for the aspirations of art and their search for a summit or pinnacle, to be relished at the end by hindsight. The bass part of Wandering along the Stream echoes parts of Don Quixote and Ein Heldenleben, with passing references to the Liszt model of his own Mountain-symphony, Symphonic Poem No. 1. The individual parts move quickly and seamlessly – some sections last barely half a minute – we hear a waterfall and passing cowbells – as the idyllic spectacle dominates our senses. The Thickets and Brushwood Along the Wrong Path reveals some of those critics’ catcalls from A Hero’s Life. At the Summit, an oboe expresses its wonder followed by suspended waves of elation, allowing the brass and organ to fill out the vista in epic colors. The rising of mist signifies the retreat and eventual descent down this mountain, given in sliding chromatic scales, and the reappearance of the oboe – at both the Elegy and the Calm before the Storm, this latter meant to rival Beethoven for torrential intensity – and the colors witnessed prior. Sunset casts its own luminous aura, even as the civilized world collapsed in total warfare. The organ-led Epilogue places Strauss near Hermann Hesse and Thomas Mann as depictees of pantheistic transcendence of our mortal coil, gradually fading into all-embracing night and the deliverance of the soul.

The airy waltz-sequence from Act III of Der Rosenkavalier (rec. 29 March 1952) invokes the gracious era of Mozart’s Vienna, a seamlessly enticing world of immaculate charm and grace. Buoyant and elastic, the waltz rhythms enjoy a superb string and brass sound, the occasional snare roll and woodwind insinuation an erotic hint of waxed mustache and begowned thighs.

Crescendo Magazine mise à jour le 18 novembre 2010 (Bernard Postiau - 18.11.2010)

Bien que de 30 ans son cadet, Karl Böhm compta, à partir de 1934, au nombre des proches de Richard Strauss. Rien de bien étonnant à cela d'ailleurs: l'un et l'autre partageaient les mêmes goûts en matière de musique, de culture et un véritable amour filial vint rapidement se greffer sur leur respect mutuel. De l'aveu même du chef autrichien, cette relation fut toujours très brillante et exigeante pour l'intelligence sans pour autant s'embarrasser de métaphysique. Cette entente exceptionnelle explique que, de tous les interprètes de Strauss, Böhm est l'un des très rares, avec Krauss et Kempe, à s'être trouvé en totale et idéale adéquation avec l'univers musical de son aîné. Presque toujours présent à chaque moment important de la vie -publique ou privée- du compositeur, Böhm ressentit très durement la disparition de celui qui fut à la fois son mentor, son inspirateur et son ami, en 1949. Il me semble d'ailleurs que l'onde de choc provoquée par cette mort se fait encore sentir dans l'amertume qui parcourt tout l'enregistrement de la Symphonie des Alpes, captée en 1952, que nous propose le label Audite dans sa belle série consacrée au grand artiste. Que cette page ne soit pas la plus éblouissante de son auteur ne fait aucun doute. Qu'elle ne soit pas exempte de lourdeurs, de baisses d'inspiration, de longueurs est une évidence. Et tous ces défauts à la cuirasse, nous les retrouvons ici, et même bien davantage que dans les versions proposées par le compositeur lui-même en 1936 et 1941. Il y a dans ce témoignage, en effet, un poids, une surcharge porteurs d'une tension douloureuse, parfois à peine supportable. Dans les moments cruciaux de l'œuvre (L'ascension, notamment), les tempos exagérément étirés et expressifs, très atypiques de la direction de Böhm qui reste habituellement sobre et simple, indiquent à coup sûr que quelque chose d'inhabituel préside à cette interprétation. Les documents straussiens de Böhm à cette époque étant rares, il est difficile de juger si cet instantané fut l'expression d'un état d'esprit durable ou d'un moment fugace, mais il n'est pas interdit de penser que la disparition du maître ait imprimé à sa vision de l'époque ce caractère extrêmement dramatique et presque hors propos. Toujours est-il qu'en 1954 ce climat extrême a disparu et que les gravures de Don Juan et des valse du Rosenkavalier qui nous sont présentées en complément, bien que superbes, correspondent bien davantage à l'image que nous avons gardée de sa vision personnelle de l'œuvre de Strauss. Un disque très dérangent par moments, très instructif, des bandes très correctement restaurées: une réussite.

Der neue Merker Mittwoch, 19. Mai 2010 (Dorothea Zweipfennig - 19.05.2010)

Karl Böhms spritzige „Rosenkavalier“-Walzerfolge und der frisch fröhliche „Don Juan“ von 1954 – mit dem RIAS-SO Berlin – klingen jugendfrisch und temperamentvoll. Bei der „Alpensinfonie“ muss jedes Orchester gnadenlos Farbe bekennen, und so zeigt diese historische Aufnahme von 1952, dass das RIAS-SO doch nicht ganz in der ersten Reihe der Spitzenorchester stand; es gibt ab und an mal kleinere Ausrutscher; gerade im Blech sollte so etwas bei diesem grandiosen Werk nicht passieren.

Für die Alpensinfonie mit Karl Böhm ziehe ich deshalb jene von der Deutschen Grammophon vor, mit der Sächsischen Staatskapelle Dresden >> Alpensinfonie und Till Eulenspiegel, DG 201 898 (?), auch in der Box mit allen Symphonischen Dichtungen. Wenn ich mich recht erinnere, müsste es auch noch eine mit den Wiener Philharmonikern unter Böhm geben.

Diapason N° 581 juin 2010 (Rémy Louis - 01.06.2010)

diapason
le magazine de la musique classique

Plusieurs parutions (Audite, Hänssler...) ont permis récemment de saluer Karl Böhm interprète straussien. Cœur de ce CD inédit – Don Juan excepté –, la Symphonie alpestre (1952), enregistrée aux fins de diffusion radio, est sa deuxième version, une archive berlinoise de 1939 issue de la DRA ayant connu une édition très partielle. Si elle affiche une durée plus imposante (54') que la gravure avec Dresde (DG, 1957), elle s'en rapproche quant aux rapports de tempos liant les épisodes, et partage sa magistrale clarté polyphonique. Là où Strauss lui-même pacifie génialement un tempo de base enlevé (Music & Arts, 1936), Böhm anime un tempo essentiellement retenu avec un lyrisme communicatif, de multiples nuances d'accents et de phrasés. Sa vision est ainsi plus précisément évocatrice (Elégie, Calme avant la tempête) que bien des lectures plus rapides. Si la gravure saxonne entretient souvent le mystère, celle-ci mêle lumière quasi latine et solennité fervente – le remastering de l'excellente bande originale ne nous en cache rien.

Les valse du Chevalier à la rosé révèlent ensuite une perception très sûre du contexte dramaturgique de l'opéra. L'accentuation savante et la décontraction du ton sont réjouissantes, à mi-chemin entre Vienne et Munich – et quelle transparence, là encore! Mise au service d'un univers tout autre, elle illumine également un Opus 58 de Beethoven d'un son glorieux (plus que l'édition Tahra), pour les mêmes raisons que ci-dessus. On a l'impression d'assister à ce concert donné en 1950 au Titania-Palast. Onze ans après la singulière gravure avec Giesecking (et Dresde, Emi, 1939), Böhm converse cette fois avec Wilhelm Backhaus. Passion de la clarté, exigence de l'articulation, ferveur rhétorique, flamme intérieure: le maître allemand sculpte le détail au sein du grand geste – la cadence de l'Allegro est extraordinaire, le finale irrésistible. Influence de l'air berlinois ? Dans l'Andante con moto, le legato de Böhm a des tentations furtwängliennes, plus que dans aucune autre de ses versions (avec Backhaus encore, puis Pollini).

Enregistrée en studio, claire de lignes et assez sombre de propos, la Symphonie n° 4 (inédite, 1952) est intrigante dans son ambiguïté même. Aucun autre de ses témoignages ne donne à l'Adagio introductif une telle densité attentiste, comme une anticipation du début de l'acte II de Fidelio. Un choix volontaire, car l'émotion qui sourd de l'Adagio central participe encore d'une autre nuance expressive, plus lyrique, mélancolique aussi. Etrangers aux imprécations d'un Scherchen (Tahra) comme aux ivresses de Carlos Kleiber (Orfeo), les tempos de Böhm paraîtront sans nul doute modérés pour nos habitudes actuelles (il est vrai que certains sforzatos manquent parfois de tension). Mais, comme souvent, l'élan intérieur et l'animation incoercible du discours demeurent.

Diverdi Magazin 192 / mayo 2010 (Miguel Ángel González Barrio - 01.05.2010)

Decididamente, el alpinismo está de moda. La mastodónica (1) Eine Alpensinfonie, op. 64 de Richard Strauss, presencia extraña en las salas de concierto hasta hace relativamente poco tiempo, se programa cada vez más, y en los últimos años se ha grabado con inusitada frecuencia. Sin pretender ser exhaustivos, ni rigurosos con la cronología, sólo en los cuatro últimos años la han llevado al disco Marek Janowski (Pentatone), Antoni Witt (Naxos), Bernard Haitink (LSO Live), Mariss Jansons (RCO Live), Semyon Bychkov (Profill) o Kurt Masur (Radio France). Eso por no hablar de reediciones o primera publicación de registros históricos. A la creciente lista se suma ahora la novísima grabación, en concierto, de Philippe Jordan, flamante titular de la Opera Nacional de Paris de la era post-Mortier, cuyas credenciales como director straussiano son impresionantes. En 2003 su Salomé causó sensación en la Royal Opera House, y el DVD editado por Opus Arte atestigua su dirección refinada, sutil, con especial atención a las maderas (algunos críticos hablaron de "estilo francés"). En 2008 tuve el placer de presenciar el estreno del nuevo Capriccio de la Wiener Staatsoper, con la diva Renée Fleming, considerada unánimemente la mejor producción de la temporada. En septiembre de 2009 su Der Rosenkavalier en la Staatsoper unter den Linden recibió grandes elogios, si bien las voces, demasiado ligeras, no estuvieron a la altura.

El joven (n. 1974) director suizo, hijo de Armin Jordán (1932-2006), parece haber escogido la Sinfonía alpina como tarjeta de presentación. Con ella deslumbró en San Francisco, en octubre de 2007. La dirigió con gran éxito en Berlín, en septiembre pasado, en el concierto inaugural de la temporada sinfónica de la Staatskapelle de Barenboim. Elegida como metáfora de los retos que le esperan en su nuevo puesto, la dirigió también en su personal toma de la Bastilla, el 14 de noviembre último, en el concierto que marcó su debut al frente de la Opera Nacional y que acaba de publicar Naïve. Un succulento aperitivo antes de abordar El anillo del nibelunao, su primer proyecto operístico conjunto (El oro del Rin se estrenó en marzo). En Berlín y París la emparejó con el Concierto para violín y orquesta de cámara de György Ligeti (obra no incluida en el disco). Dos visiones contrastantes del virtuosismo. La prestación de la Orquesta de la Opera para el suizo dejó en evidencia que, hoy por hoy, es la más en forma de las orquestas parisinas: cuerda sedosa, homogénea, perfectamente empastada, soberbias maderas y metal preciso; entrega total y gran empatía con su nuevo titular. Llamen la atención en esta versión el pasmoso control (Eintritt in den Wald, preparación de la tormenta en Stille vor dem Sturm) de la batuta, el sonido limpio, adelgazado (¡la orquesta parece formada por la mitad de músicos!), la transparencia (Erscheinung, Auf dem Gipfel, Gewitter und Sturm), la capacidad para la recreación y diferenciación de timbres y colores orquestales (sonoridades cristalinas en Am Wasserfall, delicadas sfumature en Nebel steigen auf). Jordán hace suya la célebre recomendación de Strauss de dirigir su música como si se tratase de Mozart o Mendelssohn. Ciertamente, Jordán no se pierde en la espesura, no se recrea hedonísticamente en sensuales y opulentas oleadas de sonido. Sus ff y fff nunca devienen en atronadoras y confusas descargas decibélicas: parece no perder de vista las palabras de La Roche en Capriccio, reproducidas como lema en la primera página de la partitura: "Sed considerados con los cantantes. La orquesta, no demasiado alta". Con todo, sus climas no resultan nunca tímidos. Escuchando esta Alpina me vienen a la memoria las palabras de Nietzsche en Ecce homo: "El hielo está cerca, la soledad es inmensa, ¡mas qué tranquilas yacen todas las cosas en la luz! [...] ¡cuántas cosas sentimos debajo de nos otros!". Un Nietzsche en el que lo apolíneo domina sobre lo dionisiaco; en el que el "aire de las alturas" es puro, mas quizá no tan fuerte como en otras cumbres. La interpretación gana en intensidad y desenvoltura a medida que avanza: si el ascenso peca a veces de cauteloso, calculado, una vez en la cima Jordán se muestra seguro. Los dos números finales llevan la firma de un maestro (¿ "Le merveilleux Jordán"?). Con parsimonia, desgrana las emotivas frases en los violines del Strauss más inspirado, degustándolas, gustándose (Ausklang). La luz se desvanece lentamente para dar paso a la noche, en un beatífico, bellissimo final cíclico.

No cabe duda de que Jordán ama y conoce sobradamente la obra. Le falta, quizá, el último grado de perfección, de conocimiento, el de quien ha convivido largo tiempo con ella y transita los majestuosos y familiares paisajes con juveniles entusiasmos y decisión, diríamos irreflexivamente, sin necesidad de consultar el mapa. Es el caso de Karl Böhm, straussiano emérito, amigo del compositor, director de los estrenos de La mujer silenciosa y Daphne, dedicatario de esta última. Audite publica, por primera vez a partir de los másters de la Radio de Berlín, un nuevo disco Strauss del director de Graz con la Orquesta de la RIAS, con idéntico programa al del primer compacto del triple álbum DG con las superiores Staatskapelle Dresden y Filarmónica de Berlín. El disco DG se beneficia asimismo de un mejor sonido (2). Con una orquesta menos disciplinada que la francesa (hay aquí pasajes chapuceros, como las figuraciones de los violines en Erscheinung), la excursión de Böhm es más excitante. En los climas libera una energía descomunal. Es potente antes que majestuoso (Auf dem Gipfel), insinuante, sensual (Elegie), más directamente realista que evocador (Gewitter und Sturm). Orquesta y toma de sonido (monoaural de 1952, y no muy conseguido) no dan para refinamientos y transparencias. Sin embargo, hay en la interpretación de Böhm, más generoso (extremo incluso) con las dinámicas que el suizo, una espontaneidad y una familiaridad incontestables. Completan el disco un arrollador Donjuán de singular atractivo, con una rudeza y una energía primaria arrebatadoras y una Suite de vals de El caballero de la rosa (tercer acto) de acusado sabor popular, algo gamberro (Ochs), teñida de nostalgia por un pasado perdido. Exagerado, cómico, marcando mucho los tiempos fuertes, Böhm se divierte (se le oye cantar en un momento de la grabación) y nos entusiasma.

NOTAS

(1) Escrita para una orquesta de unos 150 ejecutantes (¡con 20 trompas!), si incluimos trompas, trompetas y trombones que tocan fuera de escena.

(2) Las tomas de 1957 de Donjuán y la Sinfonía alpina son monoaurales, aunque DG las publicó en falso

estéreo.

[Fanfare](#) Issue 34:2 (Nov/Dec 2010) (Arthur Lintgen - 01.11.2010)

fanfare

Karl Böhm's interpretations of Richard Strauss's music tend to be fast (compared to modern practice) and more in line with the composer's tempos. His DVD performance of Don Juan with the Vienna Philharmonic (Fanfare 32:2) clocks in at just under 16 and a half minutes. This one is 46 seconds longer, and the difference is telling. Böhm generates explosive energy, but is just a little more relaxed. For example, he broadens his tempo when the strings play the famous horn theme at the climax to great dramatic effect.

Böhm also realizes that An Alpine Symphony will not tolerate forcing or rushing the tempos without destroying the mood of the piece or degenerating into empty bombast. He has a clear grasp of the work's arch-like structure. Böhm unfailingly emphasizes clarity of instrumental textures without sacrificing dramatic impact. As the orchestra musically ambles "Along the Stream," "On the Mountain Pasture," and "Through the Thickets and Brushwood," Böhm has a remarkable sense of how to move things along with subtle and constantly changing tempos that sustain musical interest where others merely plod their way to the summit. When the climax finally arrives "At the Summit," Böhm delivers the goods with a broad and relaxed tempo. The "Thunderstorm" is graphically cinematic, dramatically effective, and entirely musical. "Sunset" and the "Epilog" are ideally judged as Böhm revels in Strauss's lush string and brass sonorities.

Böhm's interpretation would undoubtedly be even more stunning in modern stereo sound. This early 1950s recording (made just before the stereo era) is actually pretty good in terms of high-frequency presence and instrumental detail. This is not unlistenable historic sound, but there are major problems, especially for an orchestral showpiece like An Alpine Symphony. The upper registers of the organ are OK, but deep bass (organ pedal) is missing in action. The trumpets sound so strident and shrill that they seriously detract from the effect of the performance, especially at high listening levels. The recording also lacks the rich and warm low midrange (low strings) that is critical to Strauss's lush orchestral sound.

Böhm's An Alpine Symphony and Don Juan are required listening for serious Straussians, but they will also need to have alternative versions in modern sound. Zubin Mehta (Decca/London) and Mariss Jansons (RCO Live SACD) lead the field sonically in An Alpine Symphony, and there are numerous Don Juans with good sound out there conducted by the usual suspects.

[Infodad.com](#) 10.06.2010 (- 10.06.2010)

Each of these CDs is not only fine on its own level but also part of a top-notch CD series – so listeners who enjoy them have many other ways to hear similar discs by the same artists or on the same themes. The 1971 recording of Mahler songs performed by Dietrich Fischer-Dieskau – accompanied by 28-year-old Daniel Barenboim – is part of a four-disc "Birthday Edition" of the famed baritone's previously unreleased radio recordings. The sound is good enough, even by 21st-century standards, to highlight Fischer-Dieskau's wonderful control and supremely confident handling of his vocal instrument. There are songs here from Mahler's youth, which are firmly in the German art-song tradition, plus better-known ones from Rückert-Lieder and Lieder eines fahrenden Gesellen. In all of them, Fischer-Dieskau shows the suppleness and attentiveness to detail that made his recitals and recordings so consistently delightful. Simply hearing the contrast between the tuneful, upbeat *Ging heut Morgen über's Feld* (which was later to figure so prominently in the composer's First Symphony) and the extended, doleful and emotionally gripping *Ich bin der Welt abhanden gekommen* is enough to confirm Fischer-Dieskau's deserved reputation for musicality, sensitivity and fine communication with the audience. Barenboim supports him well, playing with elegance and care. Listeners familiar with these songs will miss the orchestral accompaniment with which

they are usually heard, but because the primary focus here is Fischer-Dieskau's voice, the quality of the singing more than makes up for the absence of an orchestra. The orchestra is front and center in the Richard Strauss CD conducted by Karl Böhm, one of the great 20th-century conductors and one of the best exponents of this composer's music. This release, Volume VIII in Audite's "Edition Karl Böhm," cannot be recommended wholeheartedly because of its sound – the recordings date to 1952 and 1954. But it still deserves a (+++) rating for the sheer quality of Böhm's highly committed, beautifully proportioned readings. Don Juan here is not only exciting but also deeply moving – no mere orchestral showpiece, but a true tone poem about love and loss. Eine Alpensinfonie is also filled with effective tone painting – yes, it is overdone and somewhat episodic, more like an extended (or overextended) Strauss tone poem than a fully integrated symphonic work; but Böhm paces it, section by section, to tie the music together while also showcasing its contrasts of tempo and mood. And the waltzes from Der Rosenkavalier simply sparkle, as Böhm clearly strives for a big, lush sound (which is apparent even though the recording falls somewhat short of elegance), while offering just-right tempos and carefully delineated rhythms that showcase the special Strauss way with $\frac{3}{4}$ time. Sonic shortcomings aside, this is a very fine CD that highlights just how effective Strauss can be when conducted by a master of his music.

International Record Review July/August 2010 (- 01.07.2010)



Audite continues its survey of Karl Böhm's RIAS Berlin recordings from the early 1950s with a Strauss disc which includes Don Juan, the Alpine Symphony and a sequence of waltzes from Rosenkavalier. The sound of the 1954 Don Juan is very good indeed – Audite has used the original broadcast tapes – and the performance has an irresistible sense of forward momentum as well as the lucidity and clarity that characterizes Böhm's Strauss. The RIAS SO plays wonderfully, as it does throughout the disc. The Alpine Symphony sounds very good too, even though it dates from two years earlier. Böhm's conducting has a seemingly effortless long-term control over this grandest of Strauss's orchestral epics; in places here he also seems a slightly more swashbuckling mountaineer than in his Dresden recording from 1957. This fine disc ends with a lovely set of waltzes from Rosenkavalier. Notes are excellent and I, for one, can't wait for more in this series.

klassik.com August 2010 (Dr. Kevin Clarke - 30.08.2010)



Zum Gipfel mit der Försterchristl

Rezensionstext wird aus urheberrechtlichen Gründen nicht angezeigt.

Pizzicato N° 202 - 04/2010 (Alain Steffen - 01.04.2010)



Mit der Entwicklung der Stereophonie und der neuen technischen Möglichkeiten der Schallplatte hat auch in Sachen Interpretation eine neue Ära eingesetzt. Besonders durch den Klangmagier Herbert von Karajan bekamen die technische Seite und der Klang eine immer größere Wichtigkeit bei den Aufnahmen und drückten sogar interpretatorische Fragen in den Hintergrund. Dies kann man beispielsweise bei den vier Gesamtaufnahmen der Beethoven-Symphonien durch Karajan bestens verfolgen und belegen, die im Laufe der Jahre immer klanglich opulenter und interpretatorisch nüchterner wurden. Ein ähnliches Schicksal erteilte generell auch die Werke von Richard Strauss, die für Klangfetischisten prädestiniert sind.

Was man auch den Orchesterwerken alles herausholen kann, das haben uns Thielemann, Maazel und Rattle in den letzten Jahren auf CD bewiesen. Verglichen mit diesen Hochglanzproduktionen überraschen

Karl Böhms Einspielungen aus den frühen Fünfzigerjahren in mehreren Hinsichten.

Böhm zeigt uns, wie interpretatorisch vielseitig und tiefgründig die Musik von Strauss sein kann. Und mit welcher Frische sie gespielt werden kann! Ohne den einlullenden Supersound konzentrierte man sich damals noch auf das Wesentliche und das Resultat ist – wie uns diese Einspielung zeigt – musikalisch weitaus überzeugender als so manche Neueinspielung. Böhm konzentriert sich in den drei Werken auf die musikalische Linie, lässt das Orchester atmen und animiert seine Musiker, die Musik von Strauss genauso filigran, beschwingt und fließend wie die Musik Mozarts zu spielen. So erleben wir einen wunderbaren 'Don Juan', der hier eine ungewöhnliche Charakterisierung erhält und als eine vielschichtige Figur vorgestellt wird. Auch bei der 'Alpensymphonie' geht es Böhm nicht um einen stimmungsvollen Panoramablick im Postkartenformat, sondern um das Hörbarmachen einer genialen Partitur, die auch ohne das Zutun klanglicher Kunstgriffe zu überzeugen weiß. Und die Walzerfolge aus dem 'Rosenkavalier' als Abschluss ist unter Böhms Leitung ein Funken sprühendes Feuerwerk. Wenn das RIAS-Symphonie-Orchester auch manchmal an seine damaligen spielerischen Grenzen stößt, so ist diese Audite-Veröffentlichung eines der wertvollsten Strauss-Dokumente, die ich kenne.

Wochen-Kurier 24. März 2010 Nr. 12 (Michael Karrass - 24.03.2010)



„Die Begegnung mit diesem genialen Menschen war für mich von höchster Bedeutung“, schreibt Karl Böhm in seiner Autobiographie. Er meinte damit Richard Strauss. Zwischen den beiden Künstlern entwickelte sich in den 30er Jahren eine Beziehung, die letztlich weit über das Künstlerische hinausging. Strauss' besondere persönliche Wertschätzung für Böhm gipfelte darin, dass er ihm 1945 sein „künstlerisches Testament“ übersandte, in dem er u. a. sehr konkret seine Vorstellungen über die Zukunft des Operntheaters niedergelegt hatte. Die Musik von Richard Strauss bildete immer einen besonderen Schwerpunkt im Repertoire von Karl Böhm. Da er viele Werke noch mit dem Komponisten erarbeitete, kann man seine Strauss-Interpretationen als „authentisch“ bezeichnen – wie diese hier erstmals offiziell auf CD veröffentlichten Aufnahmen des „Don Juan“, der „Alpensinfonie“ und der berühmten Walzersuite aus dem „Rosenkavalier“. Diese Aufnahmen mit dem RIAS-Symphonie-Orchester entstanden zwischen 1952 und 1954, also nur wenige Jahre nach dem Tod des Komponisten. Böhms Strauss-Interpretationen überzeugen in ihrer Klarheit und Geschlossenheit der Gesamtkonzeption. Linien und Konturen treten deutlich hervor. Böhm vermag den komplexen Klang der Strauss-Partituren souverän zu organisieren, hier stimmen immer die Proportionen.

www.allmusic.com 01.06.2011 (James Leonard - 01.06.2011)

Though none of these are among Karl Böhm's greatest performances of orchestral works by Richard Strauss, they are still superlative performances that easily out-distance most later recordings, despite their antique sound. Recorded in 1952 and 1954, the sound is quite fine for its time, with enough detail and plenty of presence. The performances themselves are all magnificent. Conducting the RIAS-Symphonie-Orchester, Böhm leads a bold and dashing Don Juan with a death scene of astonishing impact, a massive and mighty Eine Alpensinfonie with an Epilogue of tremendous beauty, and a Suite of Waltzes from Act III of Der Rosenkavalier of wonderful suppleness and sensuality. Böhm's 1957 recordings of Don Juan and Eine Alpensinfonie with the Staatskapelle Dresden are more fully realized and certainly better sounding than these, but this disc should interest any true believer in either Böhm or Strauss.

www.classicstodayfrance.com Février 2010 (Christophe Huss - 01.02.2010)



En découvrant cet enregistrement de radio inédit je me suis dit que, décidément, Karl Böhm avait été l'un des chefs les plus constamment intéressants du XXe siècle. Je serais bien en peine de citer spontanément un enregistrement vraiment mauvais ou déplacé de ce chef (même si ses Brahms chez DG sont décevants). Böhm s'est cantonné à un répertoire et l'a fort bien cultivé. Et, même, hors répertoire, j'avoue un plaisir coupable à l'écoute de ses Tchaïkovski tardifs, notamment la 5e Symphonie.

Cette Symphonie Alpestre nous en apprend peu sur le chef qui a enregistré l'oeuvre en studio à Dresde quelques années après cette captation de 1952. On trouve ici une vision d'une grande vitalité et clarté, dont les limites ne sont pas l'intellect du chef mais les possibilités de l'orchestre, notamment dans les bois (Anstieg, Erscheinung). À part cela (qui n'empêchera pas les amateurs de bons documents historiques d'apprécier) ce qui convainc vraiment, ce sont ces excroissances sonores vives, ces jaillissements de son et de musique (en allemand ce serait «spriessend»), renforcés par la mise en avant des trompettes.

Avec cette image claire, Böhm privilégie l'éclat sur la massivité. Évidemment une Alpensymphonie dans une mono de 1952 à la dynamique plafonnante, ce n'est pas ce dont on rêve la nuit... Don Juan et les valse rendent aussi hommage à ce chef de la précision et de la clarté.

Document utile et légitime, même si principalement destiné aux spécialistes.

www.ResMusica.com 4 novembre 2010 (Patrick Georges Montaigu - 04.11.2010)



Karl Böhm et Richard Strauss ont été non seulement contemporains mais également amis et l'assiduité avec laquelle le chef autrichien a défendu, aussi bien dans la fosse que sur l'estrade, l'oeuvre du compositeur bavarois l'a fait considérer comme un des meilleurs spécialistes de cette musique. Audite nous propose aujourd'hui de le vérifier au travers de ces enregistrements live du début des années cinquante, réalisés avec et par la RIAS Berlin.

Juste pour l'histoire, rappelons que la fameuse radio RIAS Berlin a été créée par les américains dans le secteur ouest de la ville au sortir de la guerre (cela signifiait alors « Rundfunk im amerikanischen Sektor »). Dès le début, en 1946, un orchestre lui était adjoint (il porte aujourd'hui le nom de Deutsches Symphonie-Orchester Berlin) et rapidement confié à Ferenc Fricsay qui en resta le chef jusqu'à sa mort en 1963. Faute de salle, les enregistrements radiophoniques étaient assez souvent réalisés dans la Jesus-Christus-Kirche de Dahlem, faubourg du sud ouest de Berlin, comme c'est le cas ici. Ce disque commence par un enregistrement de Don Juan de février 1954, précédent de quelques semaines à peine (avril 54) un autre Don Juan également publié par Audite dans son gros coffret Furtwängler. Dans les deux cas c'est la même RIAS qui a réalisé l'enregistrement, mais les différences sonores sont assez considérables, d'autant plus évidentes avec le remarquable travail de restauration réalisé par Audite à partir des bandes originales de la radio allemande. Force est de reconnaître que le duo Furtwängler Philharmonique de Berlin l'emporte haut la main sur le duo Böhm RIAS. Que ce soit pour la pure densité et expressivité du son, phénoménale chez l'allemand, bien plus discrète chez l'autrichien, que pour la puissance dramatique et le suivi de la narration. Certes on a souvent vanté, et avec raison, la clarté et la précision du jeu de Böhm, ces enregistrements ne font pas exception, et si les parutions tardives du chef octogénaire peuvent le montrer un peu lent et lourd, les enregistrements plus anciens le montrent comme ici plus vif et animé. Reste que cette oeuvre est une succession d'épisodes tendres et violents, où le jeu de tension détente est primordial. C'est justement ce que réussit Furtwängler dans son Don Juan d'anthologie et que ne parvient pas à réussir pleinement Karl Böhm, qui rechigne à réaliser les molto appassionato d'une façon réellement « passionné », qui neutralise les tranquillo en quasi impassibilité (le dernier molto tranquillo précédant la mort du héros n'étant porteur d'aucune angoisse), qui réalise les strigendo à reculons, bref qui joue proprement l'oeuvre mais ne délivre pas toute sa richesse expressive pourtant bien

balisée par les multiples indications de Richard Strauss, qu'il faut oser faire pleinement. Ici la rigueur et la réserve pudique bien connue de Böhm le pénalise.

S'il est une autre oeuvre où rester sur la réserve est fatal c'est bien la Symphonie alpestre. Ici la pudeur est moins sollicitée (point d'érotisme sensuel ni de morbidity au programme) et l'effet neutralisant l'expressivité relevé dans Don Juan a disparu. Encore que, par exemple, le Calme avant l'orage (Stille vor dem Sturm) lui aussi trop impassible et l'orage qui suit pas assez terrorisant montrent que Böhm a toujours du mal à se lâcher complètement. Plus gênant, on pourra trouver ici où là une rupture de ton avec des passages où on a l'impression d'être renvoyé de façon incongrue dans le salon bourgeois de Capriccio ou du Rosenkavalier plutôt que sur un sommet alpin. Curieux contraste sinon contresens. Mais c'est aussi une oeuvre où la pure jouissance sonore est primordiale, et là difficile pour cet enregistrement (bon pour un live d'époque) de lutter avec les réussites récentes des derniers SACD (Haitink, Jansons, Luisi).

Au final cet album sera réservé aux inconditionnels du chef qui le trouveront encore jeune sexagénaire comme à ses plus beaux jours, avec ses qualités (et aussi ses limites) de toujours, que la Suite de valse extraite de l'acte III du Chevalier à la rose plus enjouée que dans ses versions tardives illustre parfaitement.

Inhaltsverzeichnis

Audiophile Audition July 14, 2010.....	1
Crescendo Magazine mise à jour le 18 novembre 2010.....	2
Der neue Merker Mittwoch, 19. Mai 2010.....	2
Diapason N° 581 juin 2010.....	3
Diverdi Magazin 192 / mayo 2010.....	3
Fanfare Issue 34:2 (Nov/Dec 2010).....	5
Infodad.com 10.06.2010.....	5
International Record Review July/August 2010.....	6
klassik.com August 2010.....	6
Pizzicato N° 202 - 04/2010.....	6
Wochen-Kurier 24. März 2010 Nr. 12.....	7
www.allmusic.com 01.06.2011.....	7
www.classicstodayfrance.com Février 2010.....	8
www.ResMusica.com 4 novembre 2010.....	8

